

Lexique de l'émancipation

Seuil

- Appel à l'exode

Comme un appel commun

- Nous qui faisons tenir le monde sans lui appartenir
- Ce qui nous a été pris
- Ce que nous refusons
- Ce que nous affirmons
- Ce que signifie agir maintenant
- Notre force réelle
- Conclusion

Introduction

- Le monde tel qu'il est / le monde tel qu'il pourrait être
- La méthode : syllogisme dialectique matérialiste
- L'objectif : armer la rébellion
- Ce que le Lexique n'est pas

Avant la séparation : mémoire du commun

- PRÉ-HISTOIRE
- COMMUNAUTÉ PRIMITIVE
- ÉCHANGE SYMBOLIQUE
- DON / ÉCHANGE
- MYTHE
- SACRÉ
- ÉCRITURE
- LANGAGE
- PAROLE VRAIE
- COMMUN
- MÉMOIRE SUBVERSIVE
- ACCUMULATION PRIMITIVE

↗ Avant l'équivalence, il y avait la confiance.

Naissance de l'aliénation : la cassure

- SÉPARATION
- ÉCHANGE
- TROC
- PAIX / GUERRE
- ARGENT
- VALEUR
- MAL-ÊTRE
- TRAVAIL ABSTRAIT
- VALEUR-TRAVAIL
- SURVALEUR
- FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE
- MARCHÉ
- ÉTAT

- PROPRIÉTÉ
- CLASSE
- INDIVIDU
- FAUSSE AUTONOMIE
- PEUR
- VIOLENCE
- PÉNIAPHOBIE
- DETTE

↘ *On n'échange que là où on ne se reconnaît plus.*

Déploiement du capitalisme : le règne du mort-vivant

- CAPITAL
- TRAVAIL
- TRAVAIL VIVANT
- CORPS
- AGRICULTEUR
- NATURE / TERRE
- ARMÉE INDUSTRIELLE DE RÉSERVE
- SALARIAT
- PROLÉTARIAT
- SUBSOMPTION FORMELLE/RÉELLE
- DOMINATION RÉELLE SUPÉRIEURE
- TEMPS ABSTRAIT
- TEMPS VÉCU
- TRAVAIL GRATUIT
- REPRODUCTION SOCIALE
- SOLVABILITÉ
- TECHNOLOGIE
- LOISIR
- CONSOMMATION FICTIVE
- MARCHANDISE FICTIVE
- APPAREILS IDÉOLOGIQUES D'ÉTAT
- GESTION / GOUVERNANCE
- ALIÉNATION
- HISTOIRE
- NATION
- ÉCONOMIE
- RÉFORMISME
- CAPITALISME VERT
- DÉSIR
- ÉROS

↘ *Le capital, c'est le travail mort qui dévore le travail vivant.*

Crise et dévoilement : le bug terminal

- CRISE
- DIV/0!
- ZOMBIÉCONOMIQUE
- MARCHANDISE SANS VALEUR
- CAPITAL FICTIF
- DESTRUCTION
- VIE NUE´

- LIBERTÉ
- ÉGALITÉ
- FRATERNITÉ
- ÉCONOMIE DE L'ATTENTION
- COMMUNS NUMÉRIQUES
- RÉCUPÉRATION
- GRÈVE DES AFFECTS
- CAPITALISME D'ÉTAT

↘ *Le capital se divise par zéro : sa logique mène au bug terminal.*

Exode et horizon révolutionnaire

- CONSCIENCE DE CLASSE
- ÊTRE GÉNÉRIQUE
- ALTÉRITÉ
- UNIVERSALISME RÉVOLUTIONNAIRE
- COMMUNAUTÉ INSURGÉE
- EXODE´
- ABOLITION
- NÉGATION DÉTERMINÉE
- INSOUMISSION
- RÉSEAU
- ÉPHÉMÉRIDE
- EXODE AFFECTIF
- AMOUR VRAI
- RÉCIPROCITÉ
- JOIE / FÊTE
- ANTÉROS
- ÉROS INSURGÉ
- GRÈVE DES AMOURS
- FRAGMENTS D'UNE VIE DÉSENTRAVÉE
- COMMUNISME

↘ *L'exode n'est pas fuir : c'est commencer à vivre hors du capital.*

Épilogue — Les conditions de l'émancipation

- ORGANISATION
- AUTONOMIE
- COMMUNS VIVANTS
- GRÈVE DES CONSOMMATIONS
- INTERNATIONALISME

↘ *Notre horizon est universel, ou il n'est rien.*

Postface

- Le Lexique comme arme de désenvoûtement

Seuil

Appel à l'exode

L'exode n'est pas une fuite. Il n'est pas une promesse. Il n'est pas une solution collective clé en main. L'exode commence là où cesse l'attente d'être sauvé.

Nous ne proposons ni refuge, ni avenir garanti, ni lendemain réparé. Nous n'appelons personne à nous suivre. Nous n'avons personne à libérer. Nous affirmons ceci seulement : nul ne peut être entier à la place d'un autre.

Sauver ne se délègue pas. L'intégrité ne se transmet pas. L'adultité ne s'octroie pas. Chacun ne peut devenir *salveo* (entier, debout, non atrophié), qu'en rompant lui-même avec ce qui exige sa soumission, sa dette, son infantilisation.

Aider, oui, en nommant ce qui envoûte, en retirant les mots qui mentent, en partageant un lexique qui désarme la domination. Sauver, non, car sauver, ce serait encore gouverner.

L'exode n'organise rien. Il ne remplace aucun ordre par un autre. Il retire simplement sa force à ce qui se nourrit de notre dépendance. Il ne commence pas par la lutte, mais par un changement de source. Agir non plus depuis la peur, ni depuis le manque, ni depuis la survie, mais depuis l'être déjà soutenu, déjà nourri, déjà légitime sans condition.

L'exode n'est pas collectif par décret. Il le devient lorsque des êtres entiers se reconnaissent, s'épaulent, s'articulent, sans chef, sans sauveur, sans dette morale. Nous ne quittons pas ce monde pour en bâtir un autre. Nous cessons de l'alimenter là où il nous nie. Ceux qui sortent ne sauvent personne. Ils rendent seulement visible qu'une sortie existe.

Et cela suffit.

COMME UN APPEL COMMUN

Nous qui faisons tenir le monde sans lui appartenir

Ce qui se lève n'est pas une crise de plus. Ce n'est pas une colère sectorielle. Ce n'est pas une revendication de métier, de statut ou de subvention. Ce qui se lève part d'un point plus ancien : de l'être même, déjà là, déjà soutenu, que rien n'a jamais autorisé à vivre sous condition. Ce qui se lève, c'est la parole de ceux qui font vivre le monde sans pouvoir décider de leur vie, non par manque de valeur, mais parce que leur existence a été capturée.

Paysans sans terre, ouvriers agricoles, saisonniers, intérimaires, caissières, aides-soignantes, livreurs, enseignants contractuels, infirmiers épuisés, chercheurs précaires, intermittents, artisans écrasés de charges, indépendants sans sécurité, cadres endettés, techniciens sous-payés, ingénieurs sous pression, étudiants contraints de travailler, retraités contraints de reprendre un emploi, migrants exploités dans l'ombre : les noms diffèrent, la condition est la même. Ce ne sont pas nos salaires qui nous définissent. Ce ne sont pas nos statuts.

Salarié, indépendant, entrepreneur, partenaire : ces mots masquent une même réalité. Nous ne possédons rien d'autre que notre capacité à travailler, et souvent pas même cela, car elle est confisquée dès qu'elle est mise en œuvre. Nous produisons la richesse, mais elle ne nous appartient pas. Nous entretenons le monde, mais il ne nous répond pas.

Ce ne sont pas les outils qui nous exploitent. Ce sont nos vies qui sont prélevées. Qu'il passe par une machine, un écran ou une application, c'est toujours du temps de vie humain qui est capturé, soustrait à l'existence, et transformé en valeur qui nous échappe. Nous travaillons sans maîtrise réelle sur notre temps, nos moyens, ni notre avenir.

Propriétaires de nos dettes. Dépossédés de tout le reste.

Ce qui nous a été pris

On nous a pris la terre, en la transformant en propriété abstraite.
On nous a pris le temps, en le soumettant à la dette et à l'urgence.
On nous a pris le savoir, en le remplaçant par des normes et des procédures.
On nous a pris le sens de ce que nous faisons, en l'assignant au rendement.
On nous a pris la dignité, en appelant cela modernisation, adaptation, transition.
On nous dit que le problème vient de nous que nous ne serions pas assez compétitifs, pas assez flexibles, pas assez innovants. Mais la vérité est plus simple et plus violente :

Ce système ne sait produire qu'en détruisant ceux qui le font tenir.

Ce que nous refusons

Nous refusons de continuer à travailler pour notre propre disparition.
Nous refusons de négocier à la marge les conditions de notre expropriation.
Nous refusons d'être dressés les uns contre les autres : ville contre campagne, écologie contre travail, nation contre nation, pauvres contre pauvres.
Nous refusons les fausses solutions les réformes qui prolongent l'agonie, les aides qui renforcent la dépendance, les discours souverainistes qui changent le drapeau mais pas la logique, les promesses technologiques qui masquent la même dépossession.

*Ce que nous vivons n'est pas un dysfonctionnement.
C'est **la logique même de la valeur** qui arrive à sa limite.*

Ce que nous affirmons

Nous affirmons que la terre n'est pas un actif, mais une relation vivante, produire n'est pas obéir à des chiffres, vivre ne se mérite pas, la coopération précède la concurrence, le commun n'est pas une utopie, mais ce qui a été confisqué.
Nous affirmons que **nous sommes déjà prolétaires**, non parce que nous manquons de travail, mais parce que nous avons été privés de la maîtrise de nos conditions d'existence.

Ce que signifie agir maintenant

Agir ne signifie pas attendre un sauveur, un parti ou une réforme. Agir signifie **cesser de tenir ce qui nous détruit**. Cela peut prendre mille formes : refus de normes absurdes, occupations de terres et de lieux, blocages, désobéissance collective, entraide directe, alliances entre prolétaires ruraux et urbains, réappropriation des savoirs et des usages.

*Ce mouvement n'a pas besoin d'un centre.
Il a besoin de **liens**, de confiance retrouvée, de pratiques partagées.*

Notre force réelle

Notre force n'est pas dans le nombre, mais dans la position que nous occupons : nous sommes **les personnes sans qui rien ne fonctionne**. Lorsque nous cessons de faire tourner la machine, ce n'est pas le chaos : c'est la possibilité d'un autre ordre du vivant.

*Nous ne demandons pas la permission.
Nous ne quémandons pas une place.
Nous reprenons ce qui permet de vivre.*

Conclusion

Ce qui se lève n'est pas un retour en arrière. C'est une sortie. Une sortie de la valeur. Une sortie de la gestion. Une sortie de la survie organisée. Nous n'avons rien à défendre dans ce monde tel qu'il est. Nous avons **tout à reprendre**.

Introduction

Le monde tel qu'il est / le monde tel qu'il pourrait être

Le monde tel qu'il se présente aujourd'hui ne nous appartient pas. Chaque objet, chaque geste, chaque pensée est pris dans l'engrenage d'un système qui transforme tout en marchandise, qui mesure la valeur des êtres par leur capacité à produire ou à consommer. Nous avons été élevés dans l'illusion de la liberté, mais cette liberté n'est qu'un masque qui recouvre l'aliénation. Il est temps de briser ce masque.

La première étape est la prise de conscience : reconnaître l'injustice, sentir la division, percevoir l'exploitation. Comprendre que le monde qui nous est imposé n'est pas la nature humaine, mais une construction sociale dont nous sommes à la fois victimes et complices. La conscience n'est pas suffisante si elle ne se transforme pas en subjectivité collective : nous n'agissons pas seuls, nous agissons ensemble. C'est dans cette alliance que naît la force, celle capable de défier les structures du pouvoir.

La méthode : syllogisme dialectique matérialiste

Reconnaître l'autre, non comme un rival dans la compétition, mais comme un égal dans la lutte, est le pas suivant. Cette reconnaissance nous ouvre à une universalité éthique, où la solidarité n'est plus un choix, mais un impératif. De là découle la rupture pratique : l'exode. Il ne s'agit pas d'une fuite, mais d'une migration consciente hors des structures oppressives, d'un refus actif de participer à la marchandisation du vivant et de la pensée.

L'exode mène naturellement à l'abolition des formes d'oppression. Ce n'est pas une utopie lointaine, mais un travail concret sur le terrain des relations humaines et des institutions. Et dans ce vide créé par la destruction du vieux monde surgit l'amour vrai : un lien authentique entre êtres, fondé sur la réciprocité, la liberté et le soin mutuel.

L'objectif : armer la rébellion

À partir de ce socle, il est possible d'expérimenter des fragments de liberté, de petites îles de vie non marchande, non hiérarchique, où chaque acte, chaque geste, chaque pensée retrouve son sens. Ces fragments ne sont pas anecdotiques : ils sont le laboratoire de la société libérée, celle que nous appelons communisme, et qui n'est pas un système abstrait, mais le fruit de nos actes, de notre courage et de notre fidélité à nos valeurs.

Nous ne sommes pas ici pour admirer le monde, ni pour demander la permission. Nous sommes ici pour le transformer. Ce texte est une invitation à prendre les armes – non des fusils, mais de la conscience, de la parole, de l'alliance et de la création – et à entrer de plain-pied dans la lutte des classes. Le moment est venu de passer de la pensée à l'action, de la plainte à la révolution, du monde tel qu'il est au monde tel qu'il pourrait être.

Ce que le Lexique n'est pas

Le Lexique de l'émancipation n'est ni un programme politique, ni un modèle social, ni une proposition institutionnelle. Il ne décrit pas un futur à administrer, mais un présent à désenvoûter.

Il ne répond pas à la question : comment gouverner le monde tel qu'il est ? Il interroge plus radicalement : par quelles catégories ce monde se rend-il indépassable à lui-même ?

Le Lexique n'est pas une utopie. Il ne postule ni société harmonieuse, ni disparition des conflits, ni réconciliation générale des désirs. Il ne nie ni la violence, ni les antagonismes, ni les rapports de pouvoir. Il refuse simplement de les naturaliser sous la forme historique spécifique qu'ils ont prise dans la société marchande.

Le Lexique n'idéalise pas le passé. Il ne sacralise aucune communauté ancienne, aucune forme sociale pré-capitaliste. Il constate que l'équivalence marchande, l'argent et le travail salarié ne sont pas des invariants anthropologiques, mais des dispositifs historiquement situés. Reconnaître cette contingence n'efface pas les dominations passées ; cela empêche de faire de la domination présente une fatalité.

Le Lexique n'est pas marxiste au sens doctrinal. Il ne repose ni sur une téléologie de l'Histoire, ni sur la certitude d'un effondrement nécessaire. La crise n'y est pas prophétie, mais saturation ; non promesse de salut, mais contradiction vécue. Il s'inscrit dans le mouvement réel de dissolution des formes aliénées, non dans la gestion de leurs ruines.

Le Lexique n'est pas réformiste, mais il n'est pas hostile aux réformes. Il distingue l'amélioration des conditions d'existence de l'émancipation. Il ne méprise pas les conquêtes sociales ; il refuse qu'elles soient confondues avec une sortie de la domination marchande. Ce qui stabilise un système n'en constitue pas le dépassement.

Le Lexique n'est pas technophobe. Il ne condamne ni la technique ni la science. Il affirme qu'aucune technique n'est neutre, parce qu'aucune n'existe hors de rapports sociaux déterminés. La question n'est pas celle de la puissance des machines, mais de la logique qui les commande.

Le Lexique n'est pas une morale, ni une psychologie naïve. Il ne postule pas une nature humaine pacifiée, coopérative par essence ou délivrée du désir de domination. Il soutient que les affects, les désirs et les formes de subjectivité sont historiquement produits, capturés, organisés. La grève des affects n'est pas un contrôle émotionnel, mais une désidentification des médiations marchandes qui les orientent et les exploitent.

Le Lexique n'est pas une apologie de la violence, ni une évacuation de celle-ci. Il ne la romantise pas. Il ne la programme pas. Il rappelle que toute domination se maintient par des formes de contrainte visibles ou invisibles, et qu'aucune émancipation ne peut être pensée dans le langage aseptisé de la gestion.

Le Lexique est un outil de désenvoûtement. Il ne dit pas quoi faire. Il rend visible ce qui empêche de faire autrement.

Il ne promet pas l'émancipation. Il en retire les faux noms.

Avant la séparation : mémoire du commun

PRÉ-HISTOIRE

Ce que l'on appelle « pré-histoire » est le temps où les humains vivaient sans État, sans classes, sans propriété privée. Ce n'est pas le passé barbare, mais un souvenir interdit de la possibilité du commun.

La préhistoire, c'est le nom bourgeois pour désigner le monde d'avant l'aliénation.

COMMUNAUTÉ PRIMITIVE

Société sans altérité radicale, où le lien organique exclut l'échange marchand. Tout y circule selon les besoins, les affinités, les solidarités vitales. Le produit du travail reste dans son contexte social : il n'a pas besoin de "valeur" pour circuler.

Avant l'équivalence, il y avait la confiance.

ÉCHANGE SYMBOLIQUE

Avant le commerce, il y avait le don, le contre-don, le lien. L'échange symbolique reliait les humains dans des circuits de reconnaissance, non de profit. Le capitalisme a brisé cela : il a monétisé le lien pour en faire du chiffre.

Ce qu'on échangeait, c'était du sens. Ce qu'on échange aujourd'hui, c'est du vide.

DON / ÉCHANGE

Le don circule sans compte ; l'échange calcule des équivalences. Le premier tisse la confiance, le second institue la mesure. Quand deux mondes se rencontrent, le don se change en contrat : la relation devient valeur.

En voulant éviter la guerre, l'homme a inventé l'avoir.

MYTHE

Le mythe n'est pas simplement une fable ancienne, mais une narration puissante qui structure les croyances collectives. Il naturalise l'ordre établi, le rend légitime et éternel. Le capitalisme a ses mythes : la croissance, le mérite, la concurrence.

Le mythe, c'est le mensonge qui ne dit pas son nom, mais qui règle nos vies.

SACRÉ

Le sacré n'est pas toujours religieux. Il désigne ce qu'une société rend intouchable, absolu, au-dessus de la vie humaine : la nation, la propriété, la croissance. Y toucher, c'est blasphémer contre l'ordre social.

Ce qu'on ne peut critiquer est sacré — donc dangereux.

ÉCRITURE

L'écriture n'est pas née pour raconter, mais pour comptabiliser. Elle sert d'abord les temples, les empires, les propriétaires. L'écriture fixe la dette, trace la propriété, impose l'Histoire des puissants.

L'écriture a d'abord été un outil de pouvoir, pas de poésie.

LANGAGE

Le langage est double : il peut être instrument de pouvoir (propagande, marketing, novlangue), mais aussi arme d'émancipation. Le capital s'emploie à corrompre les mots, à vider leur sens pour dominer les esprits. Résister, c'est reprendre la parole, inventer des mots justes, se réapproprier le dire comme acte de liberté.

Reprendre les mots, c'est reprendre le monde.

COMMUN

Ni propriété privée, ni propriété étatique. Le commun est l'usage partagé, la gestion collective, l'inappropriable. Il n'est pas un idéal futur mais une pratique déjà présente dans les solidarités, les luttes, les usages populaires hors marché.

Le commun, c'est ce qui ne se possède pas, mais qui nous tient ensemble.

MÉMOIRE SUBVERSIVE

La mémoire subversive résiste à l'Histoire des vainqueurs. Elle conserve les luttes occultées, les gestes interdits, les fragments de vie insurgée. Elle n'est pas nostalgie mais arme : se souvenir, c'est rouvrir les possibles étouffés.

Se souvenir, c'est déjà lutter.

ACCUMULATION PRIMITIVE

Violence fondatrice qui sépare les humains de leurs moyens de vivre (terres, communs) pour les faire travailler comme marchandises.

On a d'abord volé le monde, puis on nous l'a vendu.

Naissance de l'aliénation : la cassure

SÉPARATION

Tout commence quand le monde se fracture. Quand la nature devient ressource, le geste devient outil, le visage devient prix. La séparation invente le sujet, et prive l'être de son souffle.

Ce que l'homme a séparé, seul l'être pourra le réunir.

ÉCHANGE

Rapport étranger, médié par l'équivalence, qui surgit quand le lien communautaire est brisé. Là où il n'y a plus de reconnaissance mutuelle, il faut des objets pour garantir la relation. L'échange est la forme abstraite de la déconfiance.

On n'échange que là où on ne se reconnaît plus.

TROC

Illusion réactionnaire d'un prémarché pur. Le troc ne précède pas le marché : il en est déjà la logique. Il suppose l'étrangeté, l'équivalence, la méfiance. Il est la préfiguration du fétichisme marchand.

Le troc est le nom archaïque de l'échange aliéné.

PAIX / GUERRE

La paix n'est pas le contraire de la guerre, mais sa forme fixée. Du latin pango — planter, border — la paix érige des limites, des titres, des frontières. Chaque paix stabilise une victoire et prépare la suivante.

La paix du monde ancien est la guerre en sommeil.

MONNAIE

La monnaie n'est pas un outil neutre. Elle est le signe par lequel un pouvoir rend le travail invisible et la domination abstraite. La monnaie sépare l'acte de produire du sens de produire. Elle transforme la vie en équivalence, le temps en chiffre, le lien en prix. Ce que la monnaie fait circuler, ce ne sont pas des richesses, mais de l'obéissance. Elle permet d'agir sans être vu, d'accumuler sans répondre, de prendre sans relation.

La monnaie est l'anneau d'invisibilité du monde marchand.

SOUVERAINETÉ

La souveraineté n'est pas l'expression d'un peuple. Elle est le pouvoir de poser la norme et de contraindre à s'y soumettre. Souverain est celui qui décide du signe, de la règle et de la dette. Celui qui frappe la monnaie, prélève l'impôt et protège la propriété. La souveraineté ne garantit pas la liberté. Elle garantit l'ordre qui rend la domination légitime.

Là où la souveraineté s'impose, l'obéissance devient loi.

ARGENT

L'argent n'est pas un simple "moyen d'échange". Il est le véhicule d'une aliénation totale. Il médie des rapports sociaux dominés par la séparation, l'exploitation et la mesure.

L'argent n'a jamais été un serviteur. Il est un despote infini, une puissance interminable.

VALEUR

Mesure de l'utilité abstraite dans une société marchande. La valeur n'existe pas dans une communauté organique : elle naît de la nécessité d'équivalence entre étrangers. Elle est l'empreinte de la rupture.

La valeur est le langage froid d'un monde sans lien.

MAL-ÊTRE

Le mal-être n'est pas psychologique : il est historique. Il naît quand l'être se laisse réduire à l'avoir et cherche hors de soi ce qui est à l'intérieur. Ce manque n'est pas faute individuelle mais mémoire du commun effacé.

Le mal-être, c'est l'être qui se souvient qu'il fut vivant.

TRAVAIL ABSTRAIT

Le travail abstrait n'est pas l'activité concrète (labourer, soigner, coder), mais la réduction de tout travail à une même unité de mesure : le temps interchangeable. Peu importe ce qui est produit, seul compte le quantum d'heures échangeables. Cette abstraction est la base de la valeur marchande, qui écrase la singularité des gestes dans une équivalence froide.

Le travail abstrait, c'est la vie réduite à des minutes comptables.

SURTRAVAIL

Le surtravail est le temps que le travailleur accomplit au-delà de ce qui est nécessaire à sa propre reproduction (nourriture, logement, repos). Ce surplus est accaparé par le capital sous forme de survaleur. C'est le cœur de l'exploitation : travailler plus longtemps ou plus intensément que ce qu'exige la survie, pour enrichir un autre.

Le surtravail, c'est l'heure volée après l'heure nécessaire.

FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE

Le moment où l'humain délègue à la chose sa propre capacité relationnelle. L'objet devient médiateur social, acquiert une "puissance" imaginaire.

Ce n'est plus nous qui donnons de la valeur aux choses, ce sont les choses qui nous donnent notre valeur.

MARCHÉ

Le marché n'est pas une simple rencontre de l'offre et de la demande : c'est un mécanisme de domination où les rapports sociaux sont réduits à des équivalents monétaires. Il généralise la séparation entre l'humain et ses besoins.

Le marché transforme les besoins humains en marchandises, puis les hommes en ressources.

ÉTAT

L'État n'est pas un arbitre neutre, mais l'expression organisée de la domination de classe. Il est né avec la séparation entre ceux qui décident et ceux qui produisent, entre l'intérêt général proclamé et les intérêts particuliers de la classe dominante.

L'État ne protège pas la société, il protège l'ordre établi.

PROPRIÉTÉ

La propriété privée des moyens de production est le cœur du capitalisme. Elle permet l'appropriation du fruit du travail d'autrui. Elle n'est pas un droit naturel, mais un vol social historiquement organisé.

Ce qui est à moi est à moi... parce que je peux en exclure les autres.

CLASSE

La classe n'est pas une simple catégorie économique, mais un rapport social antagonique. Le prolétariat n'est pas défini par son revenu, mais par son rôle dans la production aliénée. La conscience de classe naît de la lutte, pas du statut.

Il n'y a pas de classe ouvrière, il y a une classe qui se fait ouvrière par nécessité.

INDIVIDU

L'individu isolé, autonome, rationnel, tel que le rêve la bourgeoisie, est une fiction moderne. L'être humain est un être relationnel, façonné par les liens sociaux. L'individu capitaliste est le masque de l'atomisation sociale.

L'individu est libre... de rester seul face au marché.

FAUSSE AUTONOMIE

La fausse autonomie est l'illusion d'indépendance produite par la propriété, la dette et la responsabilité individuelle. L'individu croit décider seul alors qu'il ne fait que gérer sa propre survie dans un cadre imposé. Cette autonomie proclamée masque l'auto-exploitation et prépare l'acceptation du salariat.

Être libre de se contraindre soi-même n'est pas être libre.

PEUR

La peur est une technique de gouvernement. Créer l'insécurité, amplifier les menaces, justifier l'autorité. Le capitalisme produit la peur pour qu'on accepte ses remèdes : sécurité, contrôle, discipline.

Tant que tu as peur, tu n'es pas libre. Tu es gérable.

VIOLENCE

La violence du système est souvent invisible : exploitation, dépossession, misère organisée. Quand les opprimés se défendent, leur violence est immédiatement criminalisée. Le vrai monopole de la violence, c'est l'État.

Il y a ceux qui frappent en silence, et ceux qu'on fait taire quand ils crient.

PÉNIAPHOBIE

La peur viscérale de manquer d'argent, cultivée par le capitalisme comme affect central. Elle enferme l'individu dans l'angoisse de la dette, de la précarité et de l'exclusion, neutralisant toute imagination de vie hors de l'argent. L'émancipation implique d'abolir non seulement la pauvreté réelle, mais aussi cette peur fabriquée.

La peur du manque est le meilleur garde-chiourme du capital.

DETTE

La dette est l'instrument par lequel le capital étend sa domination au-delà du salaire. Elle colonise l'avenir en transformant le temps à venir en gage pour le présent. Elle discipline les peuples et les individus par la culpabilité et la dépendance.

La dette, c'est l'avenir déjà volé.

Déploiement du capitalisme : le règne du mort-vivant

CAPITAL

Le capital n'est pas une chose, mais un rapport social d'exploitation. C'est la valeur en procès, la valeur qui s'accroît par la mise au travail du vivant. Il transforme le temps humain en marchandise.

Le capital, c'est le travail mort qui dévore le travail vivant.

SUBSOMPTION FORMELLE / RÉELLE

Formelle : le capital s'approprie des processus préexistants. Réelle : il reconfigure production et vie à son image. La phase supérieure étend cette logique à l'intime.

Après les usines, nos cœurs ; après nos cœurs, nos rêves.

TRAVAIL

Sous le capital, le travail est dépossédé, abstrait, contraint. Ce n'est plus l'activité vivante d'auto-réalisation, mais un temps vendu, un outil d'accumulation pour un autre.

Le travail librement choisi est création ; le travail salarié est aliénation.

TRAVAIL VIVANT

Le travail vivant n'est pas seulement une dépense d'énergie humaine, mais la puissance créatrice par laquelle l'homme transforme la nature et se transforme lui-même. Dans le capitalisme, il est subsumé sous le travail mort (machines, capital), et vampirisé pour produire de la survaleur. Dans une perspective d'émancipation, il désigne l'énergie libre, créatrice et collective, libérée de la forme salariale et marchande.

C'est le feu créateur que le capital éteint pour se nourrir.

AGRICULTEUR

Le paysan ou agriculteur, contrairement à l'ouvrier agricole salarié, apparaît comme producteur indépendant. En réalité, sous la domination réelle supérieure, il devient un auto-exploité : il compresse sa propre consommation, s'endette, travaille sans compter, et dépend entièrement des prix fixés par l'agro-industrie, les banques, et la grande distribution. Deux destins se dessinent :

- prolétarianisation (faillite → salariat agricole),
- micro-entreprenariat dépendant (survie sous-traitée à l'agro-business). Dans cette phase, il n'y a plus de véritable autonomie paysanne : seulement deux pôles réels – capital agraire et travail vivant – entre lesquels l'agriculteur est broyé.

Sous le masque de l'indépendance, le paysan s'exploite lui-même.

ARMÉE INDUSTRIELLE DE RÉSERVE

Concept marxien : masse de travailleurs disponibles (chômeurs, précaires, migrants) que le capital maintient artificiellement pour discipliner le prolétariat, faire pression sur les salaires et garantir une force de travail flexible. Elle incarne la précarité structurelle du capitalisme.

Les chômeurs ne sont pas en trop : ils sont l'arme invisible du capital.

SALARIAT

Le salariat n'est pas un contrat libre, mais la forme moderne de la servitude. Le travailleur vend sa force de travail contre un salaire qui ne reflète jamais toute la valeur qu'il produit. Ce n'est pas un échange équitable, mais l'institution centrale de l'exploitation capitaliste.

Le salariat est la chaîne dorée qui lie le vivant au capital.

SURTRAVAIL

Le surtravail est le temps que le travailleur accomplit au-delà de ce qui est nécessaire à sa propre reproduction (nourriture, logement, repos). Ce surplus est accaparé par le capital sous forme de survaleur. C'est le cœur de l'exploitation : travailler plus longtemps ou plus intensément que ce qu'exige la survie, pour enrichir un autre.

Le surtravail, c'est l'heure volée après l'heure nécessaire.

SURVALEUR

Excédent arraché au travail vivant au-delà du nécessaire à sa reproduction. C'est le cœur battant du capital : prolonger, intensifier, optimiser pour capter cette différence.

La richesse du capital est le temps volé au vivant.

PROLÉTARIAT

Le prolétariat n'est pas seulement « la classe ouvrière » au sens industriel, mais l'ensemble de ceux qui n'ont que leur force de travail à vendre pour survivre. Sa force n'est pas d'être victime, mais d'incarner la possibilité d'abolir le salariat et de libérer le travail vivant.

Le prolétariat est l'ennemi intérieur du capital : celui qui peut l'abolir.

DOMINATION RÉELLE SUPÉRIEURE

Au stade actuel, le capital n'exploite pas seulement le travail : il colonise la vie entière. La santé, les émotions, la génétique, les paysages, l'attention : tout devient matière première. C'est la domination réelle supérieure : quand la marchandise engloutit jusqu'à l'air qu'on respire.

Quand le capital s'infiltré partout : même la vie devient matière première.

TEMPS ABSTRAIT

Temps mesurable, homogène, marchandisable. Le capital ne connaît pas le temps vécu, ni le temps de la vie : il ne reconnaît que des unités à exploiter.

Le capitalisme ne tue pas le temps, il le crève à petit feu.

TRAVAIL GRATUIT

Travail domestique, soin, éducation, bénévolat, émotions partagées... une immense partie du travail humain reste invisibilisée et non rémunérée. Le capital s'appuie sur ce travail gratuit pour survivre.

Ce qui ne se paie pas n'est pas gratuit : il est pris sans retour.

REPRODUCTION SOCIALE

En-deçà du marché, le monde tient par les soins invisibles. Le capital les présuppose, les pille, les nie.

Sans soin, rien ne "tient" — sauf la facture.

SOLVABILITÉ

Critère marchand qui trie les besoins selon leur capacité à payer. Ce n'est pas parce qu'un besoin est vital qu'il est reconnu, mais parce qu'il est solvable.

Dans le monde de la marchandise, on meurt de ne pas être bancable.

TECHNOLOGIE

La technologie n'est pas neutre. Elle est conçue dans un contexte social déterminé, pour répondre à des intérêts dominants. Dans le capitalisme, elle sert la productivité, la surveillance, le contrôle. Libérée, elle pourrait servir la coopération.

La machine n'est pas le problème. C'est pour qui, et pourquoi elle fonctionne.

LOISIR

Le loisir, dans la société capitaliste, n'est que le revers du travail salarié. Il sert à récupérer pour mieux recommencer. Ce n'est pas un temps libre, mais un temps assigné à la reproduction de la force de travail.

Le loisir, c'est le repos nécessaire pour continuer à être exploité.

CONSOMMATION FICTIVE

Dans la phase ultime du capitalisme, la consommation elle-même devient fictive : publicité, obsolescence programmée, gadgets, endettement des ménages. On ne consomme plus des biens pour leurs usages réels, mais des signes, des marques, des identités. La consommation ne reproduit plus la vie, mais seulement la logique de la marchandise.

On n'achète plus des choses : on consomme du vide.

MARCHANDISE FICTIVE

Certaines marchandises ne sont pas produites pour répondre à des besoins, mais pour créer artificiellement de la valeur : produits jetables, gadgets inutiles, NFT, micro-transactions, bulles spéculatives. Elles simulent l'utilité, mais ne nourrissent que la logique du capital. Leur fonction est de maintenir la circulation, même quand la vie n'en a pas besoin.

La marchandise fictive, c'est le vide emballé pour se vendre.

APPAREILS IDÉOLOGIQUES D'ÉTAT

Institutions qui fabriquent le consentement (école, médias, culture) ; la domination douce qui rend l'ordre "allant de soi".

Le meilleur policier est la routine qui te parle à la télé.

GESTION / GOUVERNANCE

La gestion remplace la politique quand toute alternative est déclarée impossible. Elle administre les conséquences du capital sans jamais en toucher les causes. Sous couvert de neutralité technique, elle impose des décisions sans conflit ni débat.

Gouverner sans politique, c'est dominer sans le dire.

ALIÉNATION

L'aliénation, c'est être étranger à soi-même, séparé de son activité, de ses désirs, de sa puissance. Travailler pour un autre, vivre sous des lois qu'on n'a pas choisies, penser avec des mots qui nous dépossèdent, c'est être aliéné.

L'aliénation, c'est quand ce que tu fais n'est plus ce que tu es.

HISTOIRE

L'histoire dominante est celle des vainqueurs. Elle efface les luttes, travestit les révoltes, sacralise les institutions. Reprendre l'histoire, c'est écouter les voix étouffées, suivre les fils discontinus de la résistance humaine.

L'histoire commence quand on cesse de la croire.

NATION

La nation est une fiction utile pour justifier la guerre, le contrôle, les frontières. Elle cache les divisions de classe derrière une unité imaginaire. Elle transforme l'histoire en roman, la culture en drapeau.

La nation, c'est le masque coloré du pouvoir gris.

RÉFORMISME

Médecine palliative du capitalisme. Il tente de prolonger l'agonie du système par des perfusions : transition écologique, revenu universel, capitalisme social, économie circulaire...

Chaque plan de sauvetage des banques montre qui gouverne vraiment.

CAPITALISME VERT

Sous ses atours écologiques, le capitalisme vert ne vise pas à sauver la planète, mais à sauver la valorisation. Voitures électriques, crédits carbone, recyclage marchand : tout devient prétexte à nouveaux marchés. Le vert n'est qu'un masque coloré posé sur la même logique destructrice.

Le capitalisme vert repeint en vert les chaînes qui nous étranglent.

DÉSIR

Le capital fabrique le désir comme manque : il crée des besoins artificiels qu'il vend aussitôt. Mais le désir est en réalité puissance affirmative, excédent de vie, force de création. L'émancipation libère le désir de son aliénation marchande.

Le désir n'est pas manque : il est excédent de vie.

ÉROS

Force vitale de l'union et du mouvement vers l'autre. Le capital le capte et le déforme en marchandise (pornographie, couple-propriété, romance consumériste). Mais Éros reste l'élan créateur, l'énergie d'un monde partagé.

Éros est feu : libéré, il éclaire ; capturé, il consume.

Crise et dévoilement : le bug terminal

CRISE

Moment de vérité où le capital se démasque. À chaque crise, la structure du système se montre nue : l'urgence autoritaire, le sauvetage des banques, la brutalité sociale.

Chaque crise est une opportunité pédagogique.

DIV/0

Métaphore de la crise terminale du capitalisme : comme en mathématiques où une division par zéro produit une erreur fatale, le capitalisme atteint un point où sa propre logique (valorisation infinie d'un monde fini) devient impossible. La machine s'emballe, mais toute tentative de « relance » détruit davantage les conditions de sa reproduction.

Le capital divise par zéro : sa logique mène au bug terminal.

ZOMBIÉCONOMIQUE

Désigne l'économie capitaliste en phase terminale, où l'accumulation se poursuit malgré l'absence de valeur réelle nouvelle. Le capital survit artificiellement à travers la dette, la spéculation et la destruction organisée. Le système est « vivant-mort » : incapable de se régénérer, mais toujours actif dans sa logique de prédation.

Le capitalisme est déjà mort — mais il continue de marcher.

MARCHANDISE SANS VALEUR

Phénomène de la domination réelle supérieure : circulation massive de biens ou services qui ne contiennent plus de travail socialement nécessaire (ex. : titres financiers, produits numériques reproductibles à coût nul, informations). Ils n'ont pas de valeur au sens classique, mais entretiennent la bulle du capital fictif.

Des biens sans travail, mais gonflés comme des bulles de spéculation.

CAPITAL FICTIF

Valorisation par anticipation de gains futurs (titres, dettes, bulles) : l'argent se promet à lui-même de l'argent.

Quand la promesse s'échange plus cher que la vie, tout vacille.

DESTRUCTION

Le capital ne survit plus en créant, mais en détruisant : guerres, catastrophes, obsolescence organisée. Chaque destruction ouvre un nouveau cycle artificiel d'accumulation, mais au prix d'un gaspillage croissant des forces productives et de la vie. La barbarie n'est pas extérieure au capitalisme : elle est son moteur de survie.

Le capital ne vit plus qu'en détruisant ses propres bases.

VIE NUE

Concept forgé pour désigner une existence dépouillée de tout droit, exposée à la violence sans protection. Le migrant, le sans-abri, le prisonnier : figures contemporaines de la vie nue, quand l'État décide qui mérite d'être humain.

La vie nue, c'est la chair sans citoyenneté, l'humain sans valeur.

LIBERTÉ

Dans le capitalisme, la liberté est réduite à la liberté de vendre sa force de travail. La liberté proclamée masque la contrainte réelle de survivre dans un monde où tout se paie. L'émancipation réelle commence là où finit la liberté marchande.

Libre de choisir sa chaîne, est-ce vraiment être libre ?

ÉGALITÉ

L'égalité proclamée par le capitalisme est une égalité juridique abstraite : chacun aurait les mêmes droits... à condition d'avoir les moyens de les exercer. En réalité, cette égalité formelle masque une inégalité réelle des conditions. Le marché traite tout le monde pareil – comme des choses à échanger – mais cette uniformité est une indifférence à la dignité, aux besoins, à la vie.

L'égalité capitaliste, c'est être également libres de se noyer dans une mer de dettes.

FRATERNITÉ

La fraternité marchande est un oxymore : chacun y est en concurrence avec tous. On parle de « liens sociaux » tout en dissolvant toute solidarité dans l'individualisme. Le capital fait des frères... de misère. Il organise l'isolement sous le masque du réseau. La vraie fraternité ne peut naître que dans la mise en commun, dans le partage désintéressé, dans la lutte.

La fraternité ne se décrète pas : elle se construit contre le monde de la séparation.

RÉCUPÉRATION

La récupération est la capacité du capital à absorber ce qui le nie. Quand la critique ne peut plus être réprimée, elle est recyclée, esthétisée, marchandisée. La lutte devient style, la rupture devient discours, la colère devient contenu.

Ce que le capital ne peut pas détruire, il le transforme en carburant.

GRÈVE DES AFFECTS

Refus collectif de livrer nos émotions, désirs, attentions au marché. Elle soustrait la matière première de la vie sensible à l'exploitation capitaliste. C'est une grève invisible mais radicale, car elle coupe le capital de son carburant intime.

La grève des affects, c'est fermer le robinet de nos cœurs au marché.

ÉCONOMIE DE L'ATTENTION

Capter l'attention pour louer le temps de cerveau au marché : la fabrique du manque permanent.

Ce que tu regardes travaille pour eux.

CAPITALISME D'ÉTAT

L'État peut se parer de rouge ou de slogans révolutionnaires, il n'en reste pas moins capitaliste. L'URSS, la Chine, Cuba : ce n'était pas le communisme, mais le capital sous gestion bureaucratique. Le capitalisme d'État remplace le patron par un planificateur, mais conserve l'argent, le salariat, et la marchandise.

URSS, Chine, Cuba : ce n'était pas le communisme, mais le capital avec uniforme.

Exode et horizon révolutionnaire

CONSCIENCE DE CLASSE

Ce n'est pas savoir qu'on est pauvre, mais comprendre pourquoi on l'est. La conscience de classe, c'est voir que les inégalités ne sont pas des accidents, mais les produits d'un système structuré.

La conscience de classe ne pleure pas : elle s'organise.

ETRE GÉNÉRIQUE

Concept marxien désignant la capacité humaine à produire au-delà de soi, en lien avec l'ensemble de l'espèce. L'être générique est ce que le capital aliène, en fragmentant l'humain en travailleurs, consommateurs, concurrents.

L'émancipation, c'est la réappropriation de l'être générique.

ALTÉRITÉ

L'altérité n'est pas l'étrangeté hostile, mais la richesse de la rencontre. Le capital produit une fausse altérité : celle de l'étranger, du concurrent, de l'ennemi, pour mieux diviser. L'émancipation abolit l'altérité aliénée pour faire place à une altérité vivante : la reconnaissance mutuelle dans la singularité de chacun.

L'altérité n'est pas menace, mais promesse de rencontre.

UNIVERSALISME RÉVOLUTIONNAIRE

Extension du "nous" communautaire à l'humanité entière. Ce n'est pas un universalisme abstrait, mais un processus de dépassement de l'altérité primitive par la suppression des médiations marchandes.

Plus d'étrangers, plus besoin d'échange..

COMMUNAUTÉ INSURGÉE

La communauté insurgée n'est pas donnée d'avance : elle se forme dans l'action, dans le refus partagé, dans l'exode vécu ensemble. Elle n'est ni identité, ni appartenance figée, mais devenir commun. Elle se tisse dans la solidarité concrète, les luttes, les gestes d'entraide qui brisent l'isolement.

La communauté insurgée, c'est le nous qui naît dans le refus.

EXODE

L'exode n'est pas une fuite, mais une stratégie. Sortir des rapports marchands, quitter l'État, désertier le travail aliéné : c'est refuser la confrontation sur le terrain de l'ennemi. L'exode invente des espaces de vie commune qui ne se mesurent pas à l'aune de la valeur. Il ne construit pas une utopie future, il pratique dès aujourd'hui l'abolition du capital.

L'exode n'est pas fuir : c'est commencer à vivre hors du capital.

NÉGATION DÉTERMINÉE

La négation déterminée n'est pas une destruction aveugle, mais un dépassement. Abolir le salariat ne signifie pas abolir le travail humain, mais inventer une autre manière d'agir ensemble. Abolir l'argent ne veut pas dire abolir l'échange, mais libérer le don et la réciprocité de la marchandise. C'est la destruction qui ouvre.

La vraie négation ne supprime pas : elle libère.

ABOLITION

Négation réelle et active d'une structure sociale. Abolir l'argent, c'est cesser de le produire comme médiateur. Abolir le capital, c'est briser les rapports sociaux qui le font exister.

L'abolition n'est pas une loi : c'est un acte de vie.

INSOUMISSION

Non seulement refus d'obéir, mais invention d'autres gestes, d'autres pratiques. L'insoumission quotidienne – détourner, saboter, partager – est déjà une brèche dans l'empire. Elle est l'art de miner le pouvoir en continu.

L'insoumission est une habitude qui mine l'empire.

RÉSEAU

Le réseau marchand (numérique, social, professionnel) prétend relier, mais il isole et contrôle. Le vrai réseau est clandestin, enraciné dans la confiance, l'amitié, la solidarité. C'est le tissu souterrain de l'exode.

Le réseau du capital connecte les machines ; le réseau de l'exode relie les vivants.

ÉPHÉMÉRIDE

Calendrier insurgé, réseau crypté non-numérique. Elle vit dans les signes, les gestes, les rituels, les rendez-vous hors du temps marchand. Elle est la mémoire vivante d'un autre rythme : celui des insoumis.

L'éphéméride est un calendrier insurgé : elle note nos rendez-vous hors du temps du capital.

EXODE AFFECTIF

L'exode affectif est le retrait vécu des affects hors des circuits marchands. Il ne consiste pas à se couper des autres, mais à refuser que l'amour, le désir et l'attention soient exploités. C'est une sortie silencieuse, quotidienne, incarnée.

Retirer son cœur du marché, c'est déjà quitter l'empire.

AMOUR VRAI / RÉCIPROCITÉ

L'amour vrai n'est pas une passion privée, mais la réciprocité vécue. Il s'oppose à l'amour marchandisé, réduit à la consommation de corps et d'images. L'amour vrai est inséparable de l'émancipation, car il fonde une communauté sans calcul, sans dette, où le don ne demande pas de retour. Il est la négation vivante de la logique capitaliste.

L'amour vrai, c'est la réciprocité sans compte à rendre.

ANTÉROS

L'amour réciproque, le miroir d'Éros. Sans Antéros, Éros se dévoie en possession, jalousie, domination. Avec lui, l'amour devient réciprocité vivante, lien émancipé de tout calcul.

Sans Antéros, Éros se dévore lui-même.

ÉROS INSURGÉ

Éros est l'énergie vitale du lien, du désir et de la création. Le capital le capte, le détourne, le marchandise. Mais un Éros insurgé s'arrache à cette capture : il refuse la jalousie, la possession, le couple-propriété. Il devient puissance d'insoumission, moteur d'une communauté libre.

L'amour qui refuse d'être marchandise devient une arme de libération.

GRÈVE DES AMOURS

Après la grève des bras et la grève des affects, voici la grève des amours : un refus de donner nos désirs et nos corps au marché. Elle brise la logique de consommation des relations. Elle ouvre l'espace de l'amour vrai : sans calcul, sans contrat marchand, sans domination.

Retirer nos désirs du marché, c'est couper le carburant du capital.

FRAGMENTS D'UNE VIE DÉSENTRAVÉE

Une vie désentravée n'est pas un programme, mais un mouvement. Des fragments dispersés — gestes de solidarité, refus de l'argent, liens de réciprocité, insoumission quotidienne — esquissent déjà un monde sans chaînes. Le lexique lui-même est un fragment : une cartographie inachevée de l'émancipation réelle.

Chaque fragment d'insoumission est déjà une vie libérée.

COMMUNISME

Le communisme n'est pas un modèle ou un programme. Il est le mouvement réel d'abolition de l'état actuel. Non pas gestion planifiée de la marchandise, mais fin de la marchandise. Fin de l'argent. Fin du salariat. Fin de l'État.

Le communisme ne s'institue pas, il s'émancipe.

Épilogue — Les conditions de l'émancipation

Ce lexique n'est pas un dictionnaire figé. C'est un compas. Mais une boussole n'a de valeur que si l'on se met en route. L'exode n'est pas seulement une idée : il exige des conditions matérielles, politiques et humaines. Ces derniers mots esquissent les chemins concrets de la transformation, **non pas des modèles, mais des lignes de force déjà à l'œuvre dans les luttes réelles**, hors des circuits du marché, hors des appareils étatiques, hors des ONG, des fondations, des brigades officielles et des réseaux humanitaires financés.

Car **la solidarité n'est pas une prestation**. Elle ne se gère pas, ne se projette pas, ne se finance pas. Elle naît là où les vivants décident ensemble de se tenir les uns les autres, sans intermédiaire, sans reconnaissance, sans retour.

ORGANISATION

Non pas structure imposée, mais alliance tactique entre fragments insurgés. L'organisation émancipatrice ne commande pas : elle relie, protège, amplifie. Elle meurt dès qu'elle se confond avec une institution.

Sans organisation, la révolte reste impuissante.

AUTONOMIE

Reprendre en main nos conditions d'existence : se nourrir, se soigner, apprendre, créer — **hors marché, hors subventions, hors dépendance technique**. L'autonomie n'est pas l'indépendance individuelle, mais la capacité collective à vivre sans passer par les médiations du capital ni par les filets de l'État.

L'autonomie commence là où cesse la dépendance au capital.

COMMUNS VIVANTS

Un commun n'est pas une ressource partagée, mais une relation vivante. C'est ce que nous produisons et protégeons ensemble, sans propriété ni hiérarchie. Les communs sont les germes d'un monde où la valeur ne se mesure plus, où la vie n'est plus comptée.

Le commun n'est pas une chose, mais une relation libérée.

GRÈVE DES CONSOMMATIONS

Ne pas produire ne suffit pas : il faut cesser d'alimenter la machine. Retirer nos achats, nos usages, nos désirs, nos attentions — **pas pour boycotter, mais pour disparaître des circuits marchands**. Chaque geste soustrait au capital est un pas vers l'abolition.

Chaque désir soustrait au marché est une victoire.

INTERNATIONALISME

Aucune émancipation n'est possible derrière des frontières. Mais l'internationalisme **n'est ni diplomatie, ni coopération institutionnelle, ni aide humanitaire**. Il est **solidarité directe, clandestine, mutuelle** — celle qui lie les paysans sans terre du Chiapas aux ouvriers migrants de l'Europe, les soignants en grève aux hackers insoumis, les déserteurs du numérique aux gardiens de semences. Il ne passe par aucun bureau, aucune accréditation, aucun financement. Il existe parce que les luttes se reconnaissent — et s'unissent — **d'égal à égal, hors langage du salut**.

Notre horizon est universel, ou il n'est rien.

Mais il ne sera universel que s'il reste radicalement dépourvu de maîtres.

Postface

Le Lexique comme arme de désenvoûtement

Ce Lexique de l'émancipation ne propose ni un savoir neutre, ni une doctrine clé en main. Il ne décrit pas le monde tel qu'il est : il attaque la manière dont il a été rendu pensable. Son ambition n'est pas pédagogique au sens scolaire du terme, mais **désenvoûtante**.

Les mots du pouvoir ne sont pas faux parce qu'ils mentent explicitement, mais parce qu'ils organisent une perception mutilée du réel. Travail, liberté, valeur, paix, individu : ces termes ne sont pas des évidences, mais des dispositifs. Les redéfinir, ce n'est pas jouer avec le langage, c'est **désactiver les mécanismes par lesquels l'ordre social se reproduit dans les consciences**.

La forme fragmentaire du lexique n'est pas un choix esthétique. Elle est le reflet d'un monde disloqué, d'une expérience vécue sous régime de séparation permanente. Chaque entrée agit comme une incision : isoler un concept, exposer sa fonction réelle, puis le rendre inutilisable contre ceux qu'il prétend servir.

Il ne s'agit pas ici de célébrer un âge d'or perdu ni de fantasmer un retour à un passé mythifié. La référence au commun originaire n'est ni morale ni nostalgique. Elle indique une **priorité structurelle** : la coopération précède historiquement et logiquement la valeur, et non l'inverse. Le capitalisme n'a pas inventé le lien social ; il l'a capturé, abstrait, marchandisé.

Ce lexique ne promet aucune fin de l'Histoire. Il n'annonce aucune victoire nécessaire. Il trace une direction éthique claire : celle de l'exode hors des médiations capitalistes, hors de l'État, hors de l'échange marchand, hors des identités assignées. Ce qu'il nomme communisme n'est pas un régime à instaurer, mais **un mouvement réel de déliaison et de réappropriation du vivant**.

Lire ce lexique, ce n'est pas apprendre quoi penser. C'est accepter de ne plus pouvoir penser comme avant.

La mémoire de la reproduction sociale est ce qui nourrit l'exode.